

**Andrei Kozovoï**

CECILLE

Université de Lille

59650

andrei.kozovoi@univ-lille.fr

## **« Une chose qu’il aime par-dessus tout » : Brejnev et la chasse**

**Résumé.** — Brejnev, secrétaire général du Parti communiste de l’URSS en 1964-1982, était un passionné de la chasse. La chasse était l’un des éléments essentiels de la culture politique que les élites soviétiques avaient reçus en héritage de leurs prédécesseurs tsaristes, comme le montrent les exemples de Lénine et de Khrouchtchev. Brejnev était cependant le dirigeant pour lequel elle a le plus compté. Plus qu’un simple moment de détente et d’évasion, elle était un rituel qui renforçait et entretenait ses réseaux, expliquant sa longévité politique. Elle a aussi joué un rôle dans sa politique de « détente » avec les dirigeants étrangers. L’évolution de ses parties de chasse illustre aussi sa distance croissante d’avec le Kremlin, et son déclin général vers la fin de sa vie.

**Mots clés.** — Brejnev, chasse, URSS, Guerre froide

## **« Let me tell you one thing he loves » : Leonid Brezhnev as a hunter**

**Abstract.** — Brezhnev, general secretary of the Communist Party of the Soviet Union in the years 1964-1982, had a passion for hunting. Hunting was one of the crucial elements of political culture the Soviet elites inherited from their tsarist predecessors, as the examples of Lenin and Khrushchev exemplify. Brezhnev was the Soviet leader who used hunting the most for political purposes. It was a ritual that helped him reinforce and maintain his elite networks outside of the traditional Kremlin background, and which explains his longevity in power. It also played a role in the politics of ‘détente’ with foreign leaders. The evolution of his hunting parties also illustrates his distancing from power and his decline in his late years, mirroring the decline of the Soviet system as a whole.

**Keywords.** — Brezhnev, hunting, USSR, Cold War

Le 16 mai 1973, le président américain Richard Nixon avait reçu son ami John Connally pour évoquer la visite aux États-Unis de Leonid Ilitch Brejnev, secrétaire général du Parti communiste de l'URSS. L'objectif était de préparer le deuxième sommet de l'ère de la « détente » entre les deux pays<sup>1</sup>. Ancien secrétaire du Trésor, Connally demeurait une personnalité influente au Texas dont il a été gouverneur. « Il y a une chose qu'il aime par-dessus tout — la chasse » lui avait annoncé Nixon, avant de se confier : « Moi, je n'ai jamais chassé de toute ma vie. Et toi, tu t'y connais ? Tu pourrais lui [Brejnev] organiser une partie de chasse ? ». Connally avait répliqué : « Et comment, je suis moi-même chasseur ». Et Nixon de souligner : « Ces choses-là peuvent sembler insignifiantes, mais pour lui, elles revêtent une importance considérable »<sup>2</sup>.

Si la partie de chasse en question n'eut finalement pas lieu<sup>3</sup>, cet échange permet de lever un coin du voile sur un dirigeant soviétique plus complexe qu'on ne l'a longtemps pensé, se basant sur le déclin physique (et apparemment mental) de la fin de sa vie<sup>4</sup>. L'objectif n'est pas tant de l'inscrire dans une tradition de « dirigeants chasseurs », qui alliaient amour des armes à feu et diplomatie<sup>5</sup>, que de se demander en quoi sa passion pour la chasse a pu constituer pour lui un « jardin secret » qui traverse, comme un fil rouge, ses dix-huit ans passés à la tête de son pays (octobre 1964-novembre 1982), soit le mandat le plus long d'un dirigeant soviétique après Staline, et auquel s'ajoutent quatre années dans l'entourage proche de Nikita Khrouchtchev, l'homme qu'il a fait évincer à la suite d'un complot. Si la documentation des archives du fonds Brejnev, à Moscou, reste muette sur cette dimension, les témoignages, journaux et mémoires de ses proches ne manquent pas. Il faut désormais les croiser avec ses Carnets, ainsi que les

---

<sup>1</sup> Pour la visite de Brejnev aux États-Unis, voir mon article « Rattraper et dépasser Nikita : Brejnev en Amérique » dans Agnès Tachin, (dir.), *Le temps du voyage. Les déplacements internationaux des chefs d'État ou de gouvernement (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, Bruxelles, Peter Lang, 2022.

<sup>2</sup> Cette conversation se trouve sur <https://www.youtube.com/watch?v=AnVtUv8l7K8&t=116s>.

<sup>3</sup> Connally n'évoque pas ce projet de partie de chasse dans ses mémoires : *In history's shadows. An American Odyssey*, New York, Hyperion, 1993 (voir les pages 254-255 pour son court témoignage sur la visite de Brejnev, qu'il a rencontré).

<sup>4</sup> Voir l'introduction à mon ouvrage *Brejnev, l'antihéros*, Paris, Perrin, 2021, p. 15-20.

<sup>5</sup> Sur la « diplomatie de la chasse », voir les publications de l'ancien diplomate néerlandais Maxime Lejeune (Maxime van Hanswijck de Jonge), *Chasse, pouvoir, diplomatie*, Chaumont, Crépin-Leblond, 2005 et *Pavillons de chasse de l'histoire*, Aix-en-Provence, Gerfaut, 2007. Voir également Louis Garrido, *Les Nemrods de la République : relations de pouvoirs et d'influence sur les élites lors des chasses présidentielles en France, de 1870 à 1995*, mémoire de Master 2 soutenu en 2018 à Paris I sous la direction de Pascal Ory. Garrido mentionne l'organisation de chasses sous la présidence d'Armand Fallières en l'honneur des grands-ducs de Russie, à partir de 1882 (p. 46, 142, 146), qui pourraient avoir préparé la conclusion de l'alliance franco-russe, même si l'ambassadeur de Russie n'y est jamais convié.

journaux de ses secrétaires<sup>6</sup>. La chasse brejnévienne y apparaît sous trois dimensions — en tant que passion, politique et évasion.

### *Une passion en héritage*

Les témoignages disponibles s'accordent pour dépeindre Brejnev en passionné de la chasse. Si l'on ignore quand précisément il a commencé à s'y adonner — sa première note sur le sujet dans ses Carnets date de 1959, mais il est très probable qu'il a été initié plus tôt, peut-être dans les années trente —, l'on sait qu'il a régulièrement chassé tout au long des dix-huit ans passés à la tête du pays, de 1964 à 1982, jusqu'à la veille de sa mort. La partie de chasse « ordinaire » de Brejnev se déroulait à la fin de la semaine, du vendredi après-midi au dimanche soir, le plus souvent dans la réserve de Zavidovo, dans la région de Tver, à 145 km au nord-ouest de Moscou. Alternait souvent, y compris au cours d'un même week-end, la « datcha » de Zaretschié, encore plus proche — à vingt kilomètres au sud-ouest du Kremlin. Brejnev pouvait très bien chasser ailleurs, invité par des dirigeants soviétiques régionaux dans des réserves spéciales (la plus connue étant Zalessie, au nord-ouest de Moscou, près de Kiev), ou à l'étranger par des dirigeants communistes est-européens. À notre connaissance, il n'a jamais chassé en Occident ; un témoignage fait état de son désir de visiter une réserve en Inde dans les années 1970 — mais sans qu'il ait été satisfait.

Il est possible de reconstituer le mythe du « Brejnev bon chasseur », plein de qualités, patient, excellent tireur, ayant l'esprit de compétition, collectionnant les trophées, mais aussi « responsable », choisissant ses proies (« Une telle beauté ne doit pas être tuée », avait-il confié à son garde-chasse en parlant des cerfs mouchetés) et s'efforçant de les abattre sans les faire souffrir inutilement. A ce mythe, il convient d'opposer un « contre-mythe », présent dans des témoignages de personnes déçues par lui, comme Chelest, qui décrit un homme plus intéressé

---

<sup>6</sup> Le seul témoignage traduit en français est celui de son garde du corps, le général du KGB Vladimir Medvedev, *Dans l'ombre de Brejnev et de Gorbatchev. Les derniers tsars rouges racontés par leur garde du corps*, Paris, Plon, 1998 (je cite ci-après la version russe, parue en 1994). En russe, voir notamment les mémoires de son médecin, Evguéni Tchazov, *La santé et le pouvoir* (ici et plus loin, je traduis les titres du russe), parus en 1992 et de son beau-fils Viktor Tchourbanov, *Mon beau-père Leonid Brejnev*, en 2007. Voir également le journal de Petro Chelest, dirigeant de la république soviétique d'Ukraine, ancien ami de Brejnev tombé de l'Olympe, *Ne jugez point*, paru en 1992. Pour un panorama des sources disponibles, et notamment que ses Carnets et les journaux des secrétaires, publiés en 2016, voir la partie « Sources » de ma biographie de Brejnev citée plus haut. J'exploite les versions électroniques de ces sources, disponibles le plus souvent en ligne. Son garde-chasse favori, Mikhaïl Fiodorov, n'ayant pas laissé de mémoires, j'utilise son interview. Voir aussi l'article « La Croix de Brejnev » du 23 septembre 2005, consacré à Vladimir Bogomolov, un autre des gardes du corps de Brejnev. Ivan Tcherkassov, directeur de du complexe « Zavidovo » dont il sera question plus loin, a tenu un journal de bord à la fin des années 1950 — début des années 1960.

par les tablées et les escapades sexuelles au cours des parties de chasse qu'un véritable chasseur, un tireur qui n'avait qu'à appuyer sur la gâchette pour tuer sa proie. Il convient de nuancer ces propos : certainement, jusqu'au début des années 1970 au moins, il était capable de se montrer patient, de passer des heures à traquer les bêtes, à marcher, même si, avec le temps, il privilégiait la chasse à bord d'un canot ou depuis un mirador.

Certainement, pour lui, la chasse n'était pas seulement un loisir, un passe-temps agréable, un moyen de « lâcher prise » dont il revenait, à en croire son garde du corps Medvedev, « plein d'énergie et de bonne humeur ». C'était une passion qui prit une place de plus en plus importante dans sa vie, se donnant par exemple à voir dans sa vaste collection d'armes à feu russes et étrangères, de fusils à canon lisse, réservés au gibier à plumes, et à canon rayé, pour le gros gibier, le cerf et le sanglier, armes qui nécessitaient un entretien régulier et donc un budget spécifique. C'était une passion qui, au fil des années, lui prit de plus en plus de temps. Le vendredi 30 novembre 1973, à peine revenu d'un séjour en Inde, il appela son garde-chasse, Fedotov, pour le prévenir qu'il allait chasser le lendemain. En septembre 1977, il demanda au directeur du KGB, Andropov, de raccourcir son discours pour l'anniversaire de la naissance de Felix Dzerjinski, le premier directeur de la Tchéka (ancêtre du KGB), pour qu'il puisse partir comme prévu à sa traditionnelle partie de chasse. De fait, les journaux de ses secrétaires montrent que le 9 septembre (un vendredi), il assista à la cérémonie de commémoration pendant une heure, de 17 à 18 heures, et qu'à 19 heures 30, il était déjà à Zavidovo. Au final, la seule journée qu'il ne pouvait sacrifier à sa passion était le jeudi — au cours duquel se déroulaient les réunions hebdomadaires du Politburo, organe décisionnel suprême en URSS, que Brejnev, sauf absence, pour voyage ou maladie, présidait inmanquablement.

Les raisons pouvant expliquer la passion de Brejnev sont plurielles. Sans aucun doute, la chasse était-elle depuis longtemps considérée comme un loisir propre aux élites<sup>7</sup>. En Russie ancienne, elle avait été appréciée par de nombreux dirigeants. En 1560, le premier tsar de l'histoire russe, Ivan IV (mieux connu sous son surnom le Terrible) avait créé un pavillon de chasse dans ce qui allait devenir plus tard la réserve de Zavidovo et fondé un « ministère de la Chasse (au faucon) » (*sokolnitchi prikaz*). Au XVII<sup>e</sup> siècle, Alexis, deuxième tsar de la dynastie des Romanov, et à la fin du siècle suivant, l'impératrice Catherine II, avaient eux aussi apprécié la chasse au faucon ; l'empereur Pierre II (1727-1730) aimait celle à courre, Alexandre II et Alexandre III (1855-1894), le gros gibier. Si Pierre I<sup>er</sup> dit le Grand n'en aurait pas été

---

<sup>7</sup> Pour des travaux récents tirés de l'histoire de France, voir Eric J. Goldberg, « Louis the Pious and the hunt », *Speculum*, 2013 (88/3), p. 613-643 ; Antoine Rivault, « Le don et le contre-don à partir des correspondances des grands serviteurs de François Ier », *Seizième siècle*, 2017 (13), p. 61-80.

particulièrement friand, il lui avait donné une impulsion déterminante avec le développement de l'industrie militaire en Russie, avec notamment la fondation de l'usine d'armement de Toula en 1712.

Comme en Occident, la passion de la chasse était particulièrement répandue au sein de la société russe dans son entier, chez les seigneurs et propriétaires terriens, ceux qu'on appelait les *bariny* (le terme « barine » est passé dans la langue française), et la majorité de la population paysanne. De célèbres écrivains la pratiquaient aussi : on connaît le fameux exemple de Tourgueniev et de ses *Mémoires d'un chasseur* (1852), tableau sombre de la Russie rurale d'avant l'abolition du servage. Pendant longtemps, l'on distinguait d'ailleurs trois types de chasse — la *tsarskaïa okhota* (la chasse des tsars), qui se pratiquait traditionnellement avec des faucons, la *barskaïa okhota* (celle des seigneurs), à courre, et la *krestianskaïa okhota* (celle des paysans), au fusil<sup>8</sup>. Cette distinction s'était estompée avec le temps : la *barskaïa okhota* devait décliner après l'abolition du servage en 1861, la chasse au fusil devenant la norme avec l'industrialisation à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le dernier tsar, Nicolas II, était connu pour user et abuser d'armes à feu, en chassant tout ce qu'il pouvait, des corbeaux aux ours (!), occupation qu'il mentionne dans son journal<sup>9</sup>.

Voulant faire table rase du passé, les bolcheviks n'ont pourtant pas tiré un trait sur les loisirs de l'ancienne Russie. Lénine lui-même appréciait la chasse depuis son premier exil sibérien, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, même s'il est peu probable qu'il ait eu le temps de chasser après sa prise du pouvoir. Staline n'était pas un passionné (l'accident qui l'avait rendu infirme du bras gauche n'y aidait certainement pas), mais n'en avait pas moins lui aussi pratiqué la chasse durant sa période d'exil, avant la révolution. Dans les années vingt, il avait participé à plusieurs parties de chasse organisées en son honneur et, en 1929, avait soutenu le projet de création de la réserve de Zavidovo, placée sous la tutelle du ministère de la Défense.

Dans un deuxième temps, il faut évoquer les origines et le tempérament de Brejnev qui le prédisposaient d'une certaine manière à apprécier la chasse. Originaire d'Ukraine, où il avait fait une partie de sa carrière, il avait été marqué par une culture de l'hospitalité, des longues tablées, d'une certaine communion propres aux parties de chasse ; lui-même était un acteur né, un conteur qui avait besoin d'être « en représentation », de séduire son auditoire ; c'était aussi,

---

<sup>8</sup> La chasse au tigre de Sibérie est un sujet à part.

<sup>9</sup> Il faut se méfier de l'édition française, éditée par Jean-Christophe Buisson, *Journal intime de Nicolas II*, Perrin, 2018 — manifestement destinée à perpétuer le mythe du tsar martyr des bolcheviks, elle fait débiter le journal en 1916. L'édition russe (Sergueï Mironenko, 2011), qui débute en 1894, montre, elle, un empereur fasciné par les armes à feu, cruel envers les animaux et qui apprécie chasser avec l'empereur allemand Guillaume II, son cousin germain.

pendant longtemps, un amateur de sensations fortes — aimant conduire très vite, n’ayant jamais été sportif, mais aimant le sport - le football et le hockey sur glace - et un amoureux de la faune, des animaux (à la fin de sa vie, il appréciait tout particulièrement les documentaires animaliers et les zoos). Enfin, il s’y connaissait en armes : en 1927, à l’âge de 21 ans, il avait fait l’acquisition d’un Browning<sup>10</sup>. Pendant la guerre, qu’il avait vue de près en tant que « commissaire politique », les armes étaient devenues ses compagnes de fortune et d’infortune.

Après la guerre, et après son installation définitive à Moscou en 1957, Brejnev fut définitivement conquis par la chasse en étant invité à Zavidovo par Nikita Khrouchtchev. Il avait soutenu ce dernier contre une première tentative pour le renverser et était dès lors entré dans le « cercle de confiance » du dirigeant. Chasser avec celui-ci pouvait représenter un moment de convivialité et d’échange, mais, parce qu’il s’agissait aussi de compétition, et que Khrouchtchev était irascible, les tensions pouvaient être fréquentes. Brejnev en avait certainement retiré l’idée que la chasse, comme en son temps la « beuverie du Kremlin » organisée par Staline, était aussi un moyen de renforcer ses positions et de savoir vraiment qui était un allié et qui ne l’était pas. Elle pouvait aussi offrir une excellente toile de fond pour mettre la dernière touche à l’organisation du complot visant à renverser Khrouchtchev.

### *L’antichambre du Kremlin*

Brejnev a dû en bonne partie sa longévité politique à ses réseaux forgés au cours de sa longue carrière — dans les républiques soviétiques d’Ukraine, de Moldavie et du Kazakhstan — des hommes qu’il a ensuite installés à Moscou à des postes de responsabilité. Pour lui, plus que pour Khrouchtchev, la chasse permettait d’offrir une toile de fond agréable au recrutement d’alliés, au travail avec eux et à l’entretien de réseaux. L’un des épisodes les plus marquants est relaté par Guennadi Voronov, chef du gouvernement de la république soviétique de Russie, habitué des parties de chasse de Khrouchtchev, invité en l’absence de ce dernier par Brejnev durant l’été 1964 à Zavidovo, pour se voir proposer de rejoindre le camp des conjurateurs (Khrouchtchev fut évincé le 14 octobre au cours d’un plénum du Comité central du Parti)<sup>11</sup>.

Au cours des années soixante, et même si l’on manque d’informations à ce sujet, il est permis de penser que Brejnev chasse avec des dirigeants régionaux parce qu’ils l’ont soutenu dans

---

<sup>10</sup> Voir des documents sur cet épisode sur : <https://belstory.ru/mir-belogoryya/istoriya/neizvestny-brezhnev.html>.

<sup>11</sup> Le témoignage de Voronov est rapporté. Voir notamment les mémoires du fils de Nikita Khrouchtchev, Sergueï, *Nikita Khrouchtchev, le réformateur*, Moscou, 2010, p. 21.

l'éviction de Khrouchtchev, mais aussi pour préparer avec eux des nominations de nouveaux cadres qui lui seront favorables. Il s'y sent à l'aise — après tout, il est, après 1964, le chef du Parti, tandis que l'autre tête de la « direction collective », Alexis Kossyguine, a la charge des orientations économiques et des relations avec l'Occident. Le réseau ukrainien est particulièrement important pour Brejnev. En octobre 1965, il vient chasser à Zalessie, sur invitation du premier secrétaire de la république d'Ukraine, Chelest. Il cherche alors à convaincre celui-ci d'accepter la nomination d'un autre homme lige, Chtcherbitski, au poste de chef de gouvernement de la république. En août 1969, quand il se repose à Sotchi, Brejnev l'invite à aller chasser dans le delta de la Volga, dans la région d'Astrakhan<sup>12</sup>. Au final cependant, ces bonnes relations n'empêchèrent pas Chelest, soupçonné de nationalisme, de perdre son poste et d'être remplacé par Chtcherbitski.

Au fil des ans, les parties de chasse de Brejnev se « fossilisent », les invités qui s'y rendent étant toujours plus ou moins les mêmes. Les autres membres de la « direction collective », Kossyguine et Podgorny, président du Soviet suprême plus tard remplacé par Tikhonov, peuvent venir, mais ce sont les hommes dont le poids dans le processus décisionnel ne cesse de monter que l'on y rencontre presque toujours : le ministre de la Défense Gretchko, qui agrandit considérablement Zavidovo dans les années 1970 en s'inspirant de Camp David (y installe notamment un hélicoptère), ainsi qu'Andropov, directeur du KGB, et le ministre des Affaires étrangères Gromyko. Il faut souligner que tous ces hommes ne sont pas des mordus de la chasse comme Brejnev, loin de là, mais comme les anciens lieutenants de Staline, conviés par celui-ci aux longues nuits de beuverie au Kremlin, ils font contre mauvaise fortune bon cœur, voyant dans ces invitations des marques de faveurs qu'il serait malvenu de refuser. Alors qu'il souffre d'asthme, Tchernenko, vieille connaissance de Brejnev du temps de la Moldavie (et qui a fini par succéder à Andropov à la tête du pays en 1984), se plie à ce rituel, au point d'en souffrir à son retour, après plusieurs heures au sommet d'un mirador humide. Rares sont ceux qui peuvent se permettre de ne pas venir, à l'instar d'un Souslov, autorité suprême en matière d'idéologie dont l'appui, en 1964, a été déterminant pour hisser Brejnev à la tête du Parti. Même s'il est absent, Brejnev s'arrange toujours pour maintenir le lien avec lui par le biais d'un rituel immuable à la fin de la chasse : le partage des bêtes tuées, dont des parties sont envoyées à ses nombreux amis, une centaine si l'on en croit ses proches, dont il tient une liste à jour ; lui-même n'est pas grand consommateur de viande. Il lui arrive aussi d'offrir des cadeaux qui lui ont été

---

<sup>12</sup> <https://rg.ru/2019/02/20/rodina-kastro-ubil-olenia-dvuh-kozlov-i-kabana.html>. L'article mentionne des documents tirés du fonds d'archives de Chelest, en Ukraine.

offerts — c'est le cas du fusil à canon lisse donné par Tito qu'il offre au général Storojev, le responsable du 9<sup>e</sup> directoire du KGB, chargé de la protection des dirigeants.

En ce qui concerne la chasse avec les étrangers, Brejnev réservait surtout ce loisir à ses pairs communistes d'Europe médiane — Tito, le hongrois Kadar et l'allemand Honecker pour les plus connus —, poursuivant et amplifiant une pratique inaugurée par Khrouchtchev qui, en son temps, s'était lui-même inspiré de Tito, grand chasseur devant l'éternel, qui avait pour habitude de réunir des proches sur l'archipel des Brioni ou dans sa villa de Bugojno, en Croatie actuelle. Khrouchtchev avait lancé la modernisation du complexe de Zavidovo en y faisant construire une résidence spécialement dédiée à l'accueil des dirigeants étrangers. L'un des plus connus fut le leader cubain Castro, qui vint chasser en URSS au printemps 1963 et en janvier 1964 — l'objectif était de renforcer les liens entre les deux pays communistes après la crise des missiles de Cuba qui avait provoqué des tensions entre Khrouchtchev et Castro. Brejnev s'efforça de constituer une « communauté transfrontalière de chasseurs communistes », destinée à resserrer les liens interpersonnels là où les organisations transfrontalières, comme le Pacte de Varsovie ou le Comecon, se montraient totalement inefficaces. Il pouvait aussi être appelé à jouer le rôle d'arbitre. En décembre 1967, le chef du Parti communiste tchécoslovaque Novotny l'avait invité à chasser près de Prague, afin de régler le différend qui l'opposait à Dubcek ; ce dernier remplaça finalement Novotny — avec les résultats que l'on sait.

Les parties de chasse avec les Occidentaux étaient rares, pour ne pas dire inexistantes. Brejnev était certainement conscient du fait qu'aimer la chasse, pour un dirigeant soviétique, pouvait être mal vu — un bon communiste se devait d'avoir rompu avec tout ce qui évoque le passé tsariste ; des images d'un Brejnev chassant avec les « capitalistes » auraient pu nuire à la politique soviétique de « solidarité internationale avec les peuples opprimés du Tiers monde ». C'est sans doute la raison pour laquelle Brejnev n'a pas chassé aux États-Unis. L'unique grand diplomate occidental à avoir mis les pieds à Zavidovo fut Henry Kissinger, conseiller à la sécurité nationale de Nixon, venu à Moscou du 4 au 8 mai 1973 afin de préparer le sommet de Washington<sup>13</sup>. C'est certainement lui qui avait appris à Nixon que Brejnev était un passionné de chasse. Si l'expérience d'inviter un Occidental à une partie de chasse n'a pas été renouvelée (en bonne partie parce que Kissinger n'avait pas fait de concessions aux Soviétiques), le rôle de la chasse dans la « diplomatie interpersonnelle » de Brejnev, clé de sa politique de « détente » n'avait pas pour autant été nul : lors de sa visite à la villa californienne de Nixon,

---

<sup>13</sup> Sur cet épisode, voir le chapitre VII dans le deuxième volume des mémoires d'Henry Kissinger, *Les Années orangeuses*, Paris, Fayard, 1982 (« Détente : de Zavidovo à San Clemente »).



Brejnev s'était fait offrir deux colts par un acteur de westerns, Chuck Connors, et les porta plus tard, au moins une fois, lors d'une partie de chasse avec Tito ; toujours dans les années 1970, il remercia des orthodontistes allemands qui lui avaient fabriqué un dentier en leur transmettant des parties d'un sanglier<sup>14</sup>. Les problèmes d'élocution nécessitant un dentier sont en réalité un exemple parmi d'autres des symptômes du vieillissement (prématuré ?) qui transforment Brejnev en « chasseur par procuration ».

### *La chasse comme refuge*

Partir à Zavidovo (ou dans une moindre mesure à Zaretschié), c'était, pour Brejnev, quitter une capitale stressante et polluée pour retrouver une nature tranquille et l'air vivifiant de la campagne ; et quitter ses bureaux du Kremlin et du Comité central du Parti, rue Vieille-Place, à côté de la Place rouge, pour une ambiance de travail informelle « au vert ». De fait, il n'était pas vraiment un homme de bureau ; il avait commencé sa carrière comme arpenteur dans l'Oural, au début de la collectivisation des campagnes ; pendant la guerre, il avait été au front ; ensuite, il avait dirigé les républiques de Moldavie et de Kazakhstan. Même quand il fut placé par Khrouchtchev à la tête du Soviet suprême, le parlement fantoche soviétique (ce qui en faisait formellement le « chef d'État » de l'URSS), ce qu'il préférait était la partie honorifique de son travail — effectuer des tournées dans le Tiers monde pour « vendre le modèle soviétique », remettre des médailles et des récompenses — plutôt que de présider le Soviet suprême pour faire voter les directives du Politburo.

Depuis l'époque de la Moldavie au moins, Brejnev, qui n'avait jamais fait d'études longues, avait pris l'habitude de travailler en équipe, de s'entourer d'experts. À la tête du Parti, il avait constitué une équipe qui l'aidait à rédiger des discours, et il la réunissait au Kremlin, mais aussi, et de plus en plus, à Zavidovo et dans d'autres résidences secondaires. Ces réunions s'étaient faites plus fréquentes à la fin des années soixante, en raison de ses problèmes de santé et donc des préconisations de médecins l'invitant à prendre du repos. En effet, Brejnev s'était beaucoup investi en 1967, pendant la guerre de Six-Jours, pour défendre les alliés arabes de l'URSS, et en 1968, pour tenter d'empêcher puis pour gérer l'invasion de la Tchécoslovaquie, au cours de

---

<sup>14</sup> Sur Connors et ses colts, voir Andreï Kozovoï, « Des canons et des muses : Chuck Connors et Dean Reed, deux artistes américains au service du Kremlin », *Revue d'histoire diplomatique*, n°2018/4, p. 390-406. Pour une photo de Brejnev arborant les colts, voir <https://lenta.ru/articles/2015/04/26/brezhnev/>. Sur l'affaire du dentier, voir ma biographie de Brejnev, op. cit., p. 290.

laquelle il avait fait un malaise cardiaque (son deuxième)<sup>15</sup>. Chasse et travail faisaient plutôt bon ménage, comme l'illustre ce dialogue avec le journaliste Alexandre Bovine, expert ès politique étrangère et fréquent invité de Zavidovo :

« — Tu sais ce que c'est, toi, le gibier à plumes en forêt ?

— Plus ou moins...

— Bon, voilà mon idée. Je m'engage à t'expliquer ce qu'est le gibier à plumes en forêt, et toi, tu me dis tout sur le concept de confrontation »<sup>16</sup>.

Plus qu'un lieu de travail, les réserves de chasse, et d'abord Zavidovo, constituaient pour Brejnev un refuge. Il s'y rendait quand il avait besoin de se ressourcer, de s'évader hors d'un cercle familial devenu au fil des ans de plus en plus pénible, avec les fréquentes frasques de ses enfants devenus adultes, Iouri, un cadre du ministère du Commerce extérieur souffrant d'alcoolisme (que la chasse n'intéressait pas), et surtout Galina, dont les nombreux mariages et la vie extravagante faisaient les riches heures des Moscovites, sans oublier les problèmes de son frère Iakov (lui aussi alcoolique)<sup>17</sup>.

La chasse offrait aussi à Brejnev la possibilité de redevenir un homme « libre », célibataire, oubliant sa femme, la vieillissante Viktoria, qui n'avait pratiquement jamais pris part à la vie politique et sociale de son mari après son voyage en France en 1971. Dans ses mémoires, Chelest relate un épisode datant de septembre 1971, quand, après le premier jour de la partie de chasse, suivant la tablée rituelle, Brejnev avait passé une nuit avec une « belle inconnue », avant de l'emmener chasser le gibier d'eau le lendemain ; épisode qui, à en croire l'ancien patron de l'Ukraine soviétique, se reproduisait pratiquement à chaque partie de chasse, au vu et au su de tous ; la réputation d'homme volage a été également confirmée dans les mémoires de Nixon, à qui Brejnev avait présenté sa « masseuse » personnelle, avec qui il avait passé plusieurs nuits aux États-Unis en 1973.

Au fond, ce que Brejnev cherchait à faire en s'évadant à Zavidovo était d'arrêter le temps qui passe. Conscient de son vieillissement, de l'approche de la fin, à partir du milieu des années soixante-dix, il multipliait dans ses carnets les notes évoquant l'évolution de son poids, de ses activités liées à la santé. Ses séjours à l'hôpital, comme entre la fin de 1974 et le début de 1975, quand il disparut de la vie publique pendant au moins deux mois, furent inmanquablement suivis de périodes de « récupération » à Zavidovo. De même Brejnev préférait toujours passer

---

<sup>15</sup> Brejnev, *l'antihéros*, op. cit., p. 157-168. Il est aussi possible que Brejnev, au moins dans un premier temps, ait cherché à quitter Moscou pour échapper à la surveillance de ses médecins et continuer à fumer comme avant.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 135

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 367 sqq.

hors de Moscou ses anniversaires, étapes qu'on devine difficiles à franchir pour lui. Le 19 décembre 1975, pour ses soixante-neuf ans, il passa plusieurs heures à table, à Zavidovo, de 19 heures à minuit, avec ses plus proches collaborateurs et bien sûr son garde-chasse favori. Au menu — les habituels « récits (*baiki*) de chasseur », mais aussi ses « exploits » passés du temps de la Grande Guerre patriotique, du temps où il était un *politrouk*, un commissaire politique sur le Front Sud, prenant part à la libération du port de Novorossiisk, sur la mer Noire, en février-septembre 1943 (le fait de conduire une jeep lui rappelait certainement cette époque). Pour ses soixante-dix ans, en décembre 1976, il s'autorisa une escapade solitaire, en la notant même dans ses Carnets, le samedi 15 mai 1976, ce qu'il ne faisait pratiquement jamais (ses Carnets étaient surtout destinés à prendre des notes de travail), sans doute parce que cette journée lui renvoyait l'image positive du chasseur qu'il avait été autrefois :

« Je n'ai appelé personne. À 11 heures, pris le volant et suis parti à Zavidovo. Ai fait une bonne promenade en barque. Tué trois canards — ne suis pas passé au harem [volière, terme révélateur]. N'ai pas pu résister, suis parti en forêt. »

La fuite hors du temps s'avéra en définitive impossible, et pas seulement parce qu'elle reposait sur une illusion savamment entretenue par l'entourage de Brejnev, celle d'un dirigeant toujours plein de forces, à la tête d'une grande puissance nucléaire. Illusion qui reposait en bonne partie sur des tares propres au régime brejnévien, système politique vieillissant, fonctionnant en vase clos, où clientélisme et corruption étaient monnaie courante. L'on sait bien que les nombreux cadeaux faits à Brejnev n'avaient d'autre but que de « l'endormir », le pousser à fermer les yeux sur les abus. C'est le cas par exemple du fusil de collection offert par son ami, le ministre de l'Intérieur Chtchelokov, alors visé par une enquête anticorruption du KGB<sup>18</sup>. Le vieillissement de Brejnev, son incapacité à travailler, y compris à Zavidovo, renvoie à un système politique incapable de se régénérer, de se réformer en profondeur. Plusieurs proches sont témoins de scènes où, frustré, le dirigeant jette des documents par terre, de rage. À la fin de sa vie, incapable de viser correctement et même de tenir un fusil, il se blesse plusieurs fois — à l'arcade sourcilière, au front, au nez. Résigné, il accepte désormais de ne plus tirer, laissant les autres le faire à sa place, devenant chasseur par procuration, uniquement capable de poser à côté de bêtes abattues par d'autres, pour des photos jamais divulguées au public.

---

<sup>18</sup> Sur ces enquêtes, voir le livre de Luc Duhamel, *The KGB campaign against corruption in Moscow, 1982-1987*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2010.

## *Conclusion*

Fidèle (malgré lui) à une tradition remontant aux tsars de l'ancienne Russie, initié en grande partie par son « parrain » et prédécesseur, Nikita Khrouchtchev, Leonid Brejnev a été un passionné de chasse. Le Soviétique lui a consacré une bonne partie de son temps libre au cours de son mandat, principalement dans la réserve de Zavidovo, près de Moscou. Chasseur passionné, collectionneur d'armes à feu, il en avait fait un lieu de travail et de réunion, où il donnait rendez-vous à ses collègues et amis dans un cadre informel, et où il jouait le rôle d'un hôte ressemblant à bien des égards aux seigneurs de la Russie d'avant 1917. Brejnev n'a jamais chassé avec ses principaux partenaires étrangers, Nixon, Pompidou ou Brandt, la chasse ayant surtout servi à renforcer et entretenir ses réseaux — en URSS même et avec les dirigeants communistes d'Europe de l'Est, mais ayant été aussi un lieu de (télé)travail, un Kremlin-bis. Avec Brejnev, la chasse devenait un élément à part entière du jeu politique au sommet, un atout de taille pour garantir la longévité du dirigeant, et au final, un marqueur de la culture politique soviétique, résultat d'une hybridation entre héritages tsariste et communiste.

Cet élément de culture politique demeurait cependant instable. Au fil des ans, les escapades de Brejnev à Zavidovo étaient devenues de plus en plus fréquentes et longues. La chasse lui importait moins en elle-même que le « temps volé », loin de Kremlin, loin de sa famille et de ses soucis, avec ses amis (et maîtresses). C'était une activité permettant de figer le temps, de se remémorer un passé mythifié — celui du chasseur et du soldat de la Grande Guerre patriotique. Reflétant la « stagnation » économique d'alors, ses parties de chasse étaient un microcosme de son univers, un « monde coupé du monde » et de ses dures réalités, faites de déclin et de pénuries.

Après un hiatus de dix ans, marqué par le déclin de la culture de la chasse en Russie, chez les élites en tout cas (Andropov, Tchernenko et Gorbatchev n'aimaient pas la chasse), le premier président de la Fédération de Russie, Boris Eltsine, devait renouer avec la tradition, se rendant à Zavidovo plusieurs fois par mois. Sans doute, pour lui, la chasse elle-même passait au second plan, bien après les fameuses *popoïki*, les beuveries, qui ne sont pas sans rappeler le film russe *Les particularités de la chasse nationale* (Alexandre Rogojkine, 1995), où le protagoniste est un jeune ethnologue finlandais se rendant en Russie pour étudier la chasse russe.

Il faut attendre l'avènement de Vladimir Poutine, président de la Fédération de Russie en 2000-2008 et depuis 2012 (premier ministre en 1998-1999 et 2008-2012) pour voir la chasse retrouver son aura de respectabilité et surtout « d'intérêt public » avec les images du président

diffusées auprès du grand public — d'abord torse nu, viril à souhait, armé d'un fusil à lunette moderne ; plus récemment, âgé, aux côtés de son ami le ministre de la Défense Choïgou, buvant son thé, les yeux plongés dans le lointain — images qui cherchent à présenter le dirigeant russe comme respectueux des traditions de la Russie éternelle. Dans ce domaine comme dans d'autres, l'héritage brejnévien apparaît bien plus important que Vladimir Poutine ne serait prêt à l'admettre.

